Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1961)
Heft: 5-6

Artikel: Découverte d'un village
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-624566

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quant à la «tolérante intolérance», ce serait une erreur de prendre les Indiens pour des imbéciles parce que leurs coutumes, telles que de manger leur nourriture avec les doigts, sont différentes. Ils ont leur propre raffinement et une sagesse héritée de leurs ancêtres. Les pays de l'Asie comptent parmi les plus anciens et les plus jeunes du monde. Les pays d'Europe sont plus adolescents, mais l'adolescence est un état passager. Au Royaume-Uni, par exemple, j'ai constaté un profond écho des idées de Gandhi chez les intellectuels et les poètes. Les pays africains prennent en ce moment une importance grandissante, leur doctrine n'est ni antiasiatique, ni antieuropéenne, c'est seulement l'humanisme. Il existe de nombreuses versions différentes de l'humanisme, et les gens comme Nehru, et comme moi-même, sommes très redevables aux humanistes du monde entier – Camus, pour ne citer qu'un exemple – qui nous ont enseigné l'amour de l'humanité. L'humanisme est le fonds commun où il est essentiel que puise la race humaine si elle veut être sauvée de la destruction. Si l'humanisme prévaut, une paix permanente et un avenir gloireux seront en vue, un monde de loisir dans lequel l'homme ne travaillera que quatre heures par jour et aura le temps de cultiver sa personnalité et de recréer son âme. Tout le monde aura la possibilité de faire de la peinture et de la sculpture et d'écrire des poèmes, au lieu de travailler huit heures par jour pour gagner sa vie. Car l'art et la poésie sont les instruments de la libération de l'homme.

En conclusion, laissez-moi exprimer ma gratitude envers les organisateurs de la rencontre et envers tous les participants grâce à qui la discussion a été une des expériences les plus intéressantes de ma vie. Il n'y a pas de querelle entre l'Orient et l'Occident, mais simplement une coexistence d'un grand nombre d'écoles de pensée, de peinture et de sculpture.

Rencontre de Vienne, septembre 1960

Lettre d'Ibiza

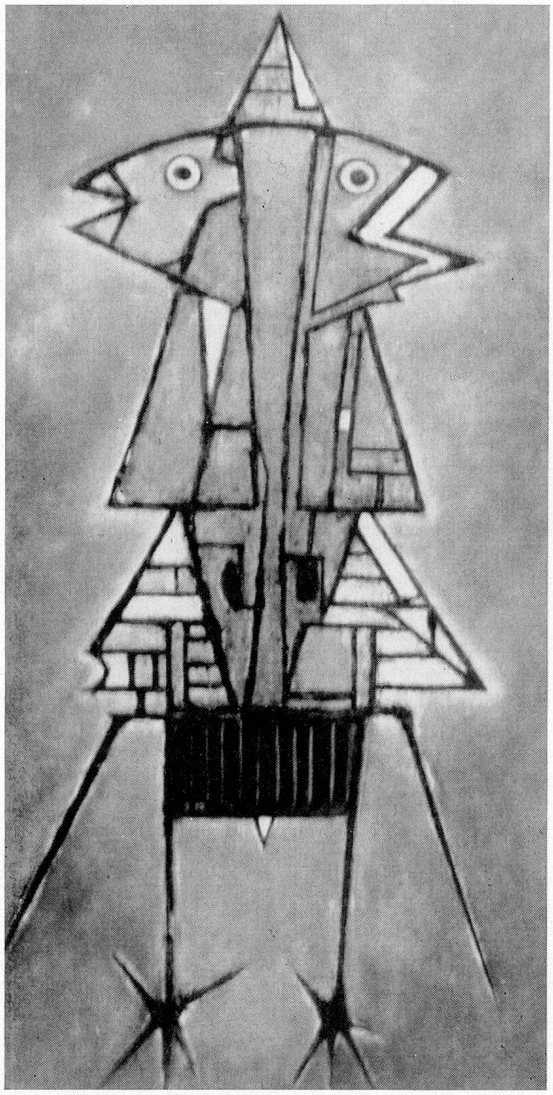
DÉCOUVERTE D'UN VILLAGE

Pour tous ceux qui aiment le soleil, la Méditerranée, le pittoresque, nous publions un extrait du très beau texte que Pierre Lartigue a écrit sur Ibiza, dans les «Cahiers du Sud».

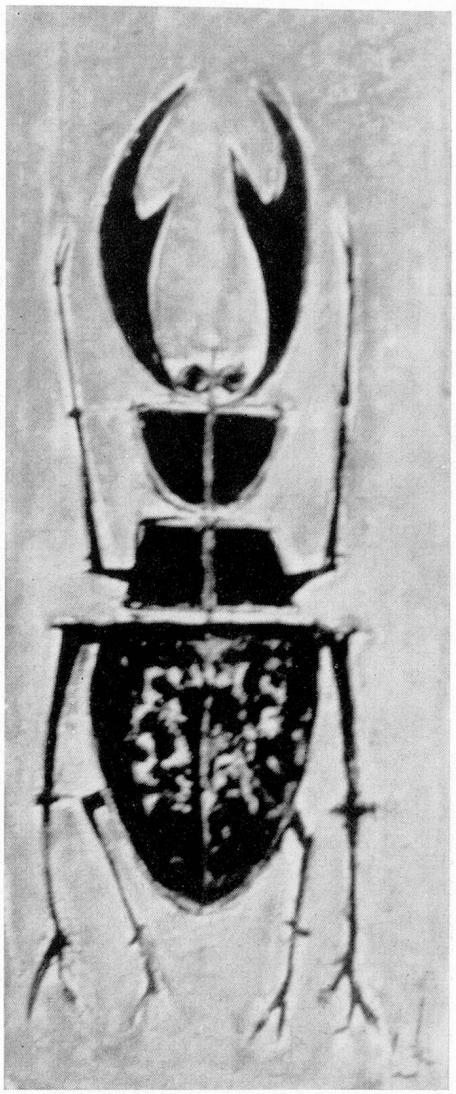
Il nous faut un petit village pour tenter l'aventure naturelle. Sur la carte, nous choisirons Santa Eulalia del Rio, séduits par la fraîcheur du nom. Midi: dans une rue d'Ibiza, chaude et turbulente, crachote la patache qui va nous emmener; elle a les proportions de l'île: dix personnes seulement y sont déjà assises; nous, nous serons debout. Quant aux nombreux badauds qui entourent ce vieux joujou, ils sont venus sans doute installer les voyageurs? Non, ils veulent monter aussi, ils montent! Miracle: la patache s'ébranle, elle avance, dans un bruit infernal. Coincé, secoué par les crevasses de la route, le cou cassé en deux par le plafond trop bas, on arrivera tout de même.

Santa Eulalia protège son village du haut d'une des multiples collines qui cernent une large baie. Comme toutes celles de l'île, l'église ressemble à une forteresse blanche; elle servait autrefois de refuge aux villageois, au temps où l'on pouvait craindre chaque jour une razzia venue de la mer. Dans les rues poussiéreuses qui s'étirent au pied de la butte, les murs des maisons, immuablement peints à la chaux, sont si aveuglants qu'on ne peut distinguer ce que cachent les trous noirs de la porte et des fenêtres minuscules. «Pittoresque» de la misère... Sur la place fleurie de lauriers-roses, toute proche de l'eau, de grands arbres protègent de la chaleur les tables du «kiosco», où les hommes vont boire des limonades en jouant avec passion aux dominos. On ne boit pas d'alcool, ici; de tout notre séjour, nous n'avons pas vu un seul ivrogne. Vont aux «kiosco» les commerçants, les artisans, les sans-travail. Les pêcheurs, eux, viennent rarement au village: ils sont le plus souvent près de leurs barques, dans une petite anse à l'écart du monde. Ils forment là une société paisible, exclusivement masculine. Le jour, ils pêchent peu; on les voit assis en rond autour de leurs filets, à l'ombre des pins, à parler et fumer; c'est quand la brise du soir se lève que les barques déploient leurs voiles triangulaires; très tard dans la nuit, on voit encore les lamparos flotter au loin dans le noir. Ces pêcheurs nous aimaient bien; nous étions voisins, et plus d'un est venu nous visiter dans notre pinède, d'abord par curiosité, puis par amitié, pour discuter devant la tente ou mettre son grain de sel dans notre soupe de poissons. Pêcheurs tranquilles, braves gens sans souci, croirait-on. Pourtant, un soir, à l'heure des confidences, l'un d'eux nous avoua tout bonnement son ennui de Palma, où allait se regrouper, bientôt, la bande de contrebandiers dont il faisait partie. Tanger, les cigarettes américaines et le reste sonnaient si bizarrement dans sa bouche que nous n'avons pas osé être sceptiques.

De l'autre côté du village, le rio, un vrai petit fleuve, coule imperturbablement au gros de la chaleur du mois d'août. Toute cette eau, dans l'île, tient du miracle: il suffit de creuser la terre pour faire un puits intarissable, dans un pays où il pleut tout juste deux mois par an. Il y a, paraît-il, une nappe d'eau sous l'île, sur laquelle les gens du pays racontent une histoire étrange: on a trouvé, un jour, dans une source, des feuilles de châtaignier; or cet arbre n'a jamais poussé sur l'île et les plus proches forêts de châtaigniers sont celles des Pyrénées. De quoi rêver. Quoi qu'il en soit, cette eau mystérieuse rend la campagne d'une extraordinaire fertilité. Des multitudes de norias, autour desquelles tournent pour la vie de mélancoliques mulets aveugles, dans les grincements du vieux bois, arrosent le moindre coin de terre rouge. Aussi légumes et fruits poussent-ils en abondance, malgré les pauvres outils de culture des paysans. Le hersage d'un champ, par exemple, offre un spectacle charmant: derrière un mulet court une planche attachée par des cordes, sur laquelle sont juchés le père et la mère de famille qui s'accrochent à la queue de la bête pour garder leur équilibre, avec, agrippé à leurs jambes, quelque gamin rieur pour faire bon poids. Curieuses gens que ces paysans d'Ibiza; la chaleur du soleil, et la peseta qui ne vaut rien, leur coupent les bras devant le travail, et leur donnent une espèce de sagesse désabusée qui les empêchera toujours de sortir de leur pauvreté. Malgré la richesse de leur terre, ils la gratteront tout juste ce qu'il faut pour subsister. A les entendre toujours chanter, à voir leur bonhomie souriante, on pourrait les croire profondément



Lindegger, Bern: «Komposition Tier»
Galerie Hilt, Basel



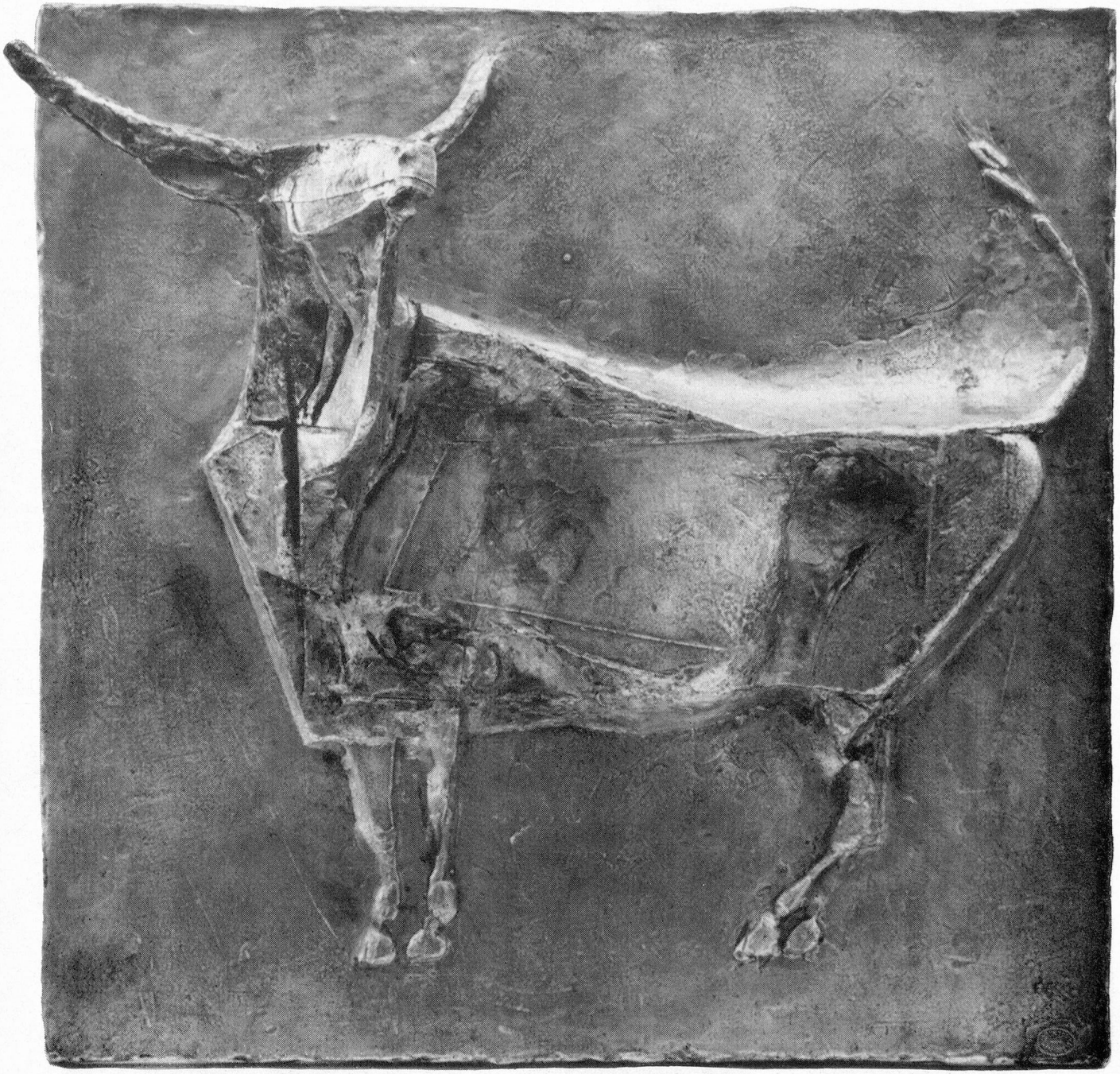
Lindegger, Bern: «Käfer»
Galerie Hilt, Basel

heureux, jusqu'au jour où l'on apprend qu'il n'est pas rare qu'un homme ou une femme se suicide, en se pendant ou en se jetant dans son puits, pour rien, par simple lassitude de vivre.

Au village aussi le rythme de la vie est essentiellement lent. Les commerçants vous accueillent par un «mucha calor» qui semble moins une excuse que l'affirmation déguisée de la vanité des biens de ce monde. Alors, puisqu'il fait si chaud, pourquoi se presser? Quelques pesetas de plus pourront-elles changer la face des choses? On aura toujours du pain pour manger et des fiestas pour donner le change. Ces fiestas se multiplient pendant l'été; elles aussi sont à la mesure de l'île, et ne voient ni taureaux, ni processions, ni grande ruée des étrangers. Mais, souvent, on ne sait trop en l'honneur de quel saint, Sainte-Marie des Neiges, patronne de l'île, et tous les saints du Paradis, les magasins, à dix heures du matin, sont fermés. Un moment, la grand'rue flambe d'animation; puis, tous les villageois s'entassent dans des carrioles ou dans des barques et vont en masse s'installer au fond de la calanque la plus proche. Chaque famille choisit son bouquet de pins et déballe un énorme chaudron de cuivre enfumé pour préparer la traditionnelle paella, fin dernière de l'expédition. Après la sieste, on fait de la musique; la guitare, ici, n'a rien de l'âpreté du flamenco; d'ailleurs, elle est souvent détrônée par l'accordéon. Le soir, à nouveau, les rues grouillent de monde, avant le bal. C'est la mauvaise heure pour le chef de la guardia civil, le seul homme ici qui fasse du zèle, perpétuellement en quête d'un complot à démasquer, d'une émeute à réprimer. Mais, depuis longtemps, les Espagnols sont sages, très sages.

«Construire», 6 avril 1961

Serge Brignoni, Bern: «Figures surréalistes» (Photo: Winkler, Bern)
Goldene Medaille «Premio del Fiorino Firenze» 1961



F. Fischer: «Toro». Bronze. (Photo: Moser, Bern)
Höchster Preis «Premio del Fiorino Firenze» 1961

Seit zwölf Jahren findet in der Kunstakademie in Florenz eine nationale Kunstausstellung «*Mostra nazionale del Fiorino*» statt. Entsprechend dem Ausstellungsreglement werden bei diesem Anlaß einige Preise und Goldmedaillen, die von staatlichen und privaten Institutionen gestiftet wurden, nach Rangordnung vergeben. Unter diesen Stiftungen figuriert die Fondazione *Carmine*, die nach dem Namen eines in Florenz verstorbenen Schweizer Großindustriellen benannt ist, an erster Stelle. Aus derselben werden die beiden höchsten Preise für Bildhauer zu je 500 000 Liren bestritten. Seit einigen Jahren sind Schweizer Bildhauer als Gäste zur Teilnahme eingeladen worden. An der diesjährigen «Mostra» erhielten der Zürcher Bildhauer Franz Fischer für sein Hochrelief «Toro» einen dieser beiden Preise und der Berner Bildhauer Serge Brignoni für seine «Gruppo surrealista» die Goldmedaille.